Cm
FRC
4508

LES LAURIERS
DU FAUXBOURG SAINT-ANTOINE,
OU LE PRIX
DE LA BASTILLE RENVERSÉE.

Du lundi 20 juillet 1789.

LONG-TEMS, les habitans de Paris, plus occupés des arts, des sciences & de leurs plaisirs, que du soin de leur liberté, ont porté, sans se plaindre, les chaînes dont le despotisme les surchargeoit. Cette indifférence pour la première cause du bonheur, nuisit beaucoup à leur réputation ; & c'est, sans doute, ce qui leur fit autrefois donner le nom de *badauds de Paris*. Les mœurs de cet aimable peuple sont changées, & l'on ne peut douter aujourd'hui qu'aux graces & à l'enjouement des neuf sœurs, ils ne joigne la bravoure & la magnanimité du Dieu mars. La semaine qui vient de s'écouler, formera l'une des plus brillantes époques de notre monarchie, & si la tyrannie ministérielle ose un jour attenter aux priviléges d'un peuple libre, il apprendra

Mo W 8204

ſans doute, que ce peuple généreux & éclairé, ſait punir avec éclat, les forfaits de ceux qui s'efforcent de l'aſſervir.

Une populace immenſe couvre le fauxbourg ſaint-Antoine ; & cette multitude accablée ſous le poids de la miſere, qu'elle doit à une adminiſtration vicieuſe, paroiſſoit trop mépriſable aux yeux des miniſtres, pour qu'ils puſſent même ſoupçonner qu'elle osât oppoſer les moindres efforts à leur brigandage. La voix de la liberté ſe fait entendre ; les ſanglots qui ſuffoquent tous les cœurs, annoncent l'éloignement d'un miniſtre qui ne s'occupa jamais que de la félicité publique ; des ames vertueuſes & ſenſibles, publient les complots perfides qui ont été formés contre la capitale ; on voit tout-à-coup les généreux citoyens du fauxbourg ſaint-Antoine, animés d'un ſaint déſeſpoir, guidés par la voix du patriotiſme, quitter leurs boutiques, leurs attelliers, toutes leurs fonctions, pour voler au ſecours de la patrie. Le cri d'une femme éplorée, les gémiſſemens des enfans, privés de ſubſiſtance, le ſentiment de leurs propres beſoins, rien n'arrête le courage de ces braves gens. Ils veulent, ou arborer l'étendard de la

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

liberté nationale, ou s'enfévelir ſous ſes décombres.

Depuis pluſieurs ſiècles, Paris étoit défiguré par une fortereſſe, ſigne honteux de l'eſclavage ſous lequel gémit long-tems cette belle cité. Là étoient renfermés ceux qui dévoiloient les horreurs de la tyrannie, ou dont les épouſes avoient fixé les regards des tyrans ſubalternes qui déshonoroient le royaume, autant par leur luxure que par leurs diſſipations ſcandaleuſes. Cet antique château, appellé *la Baſtille*, rempliſſoit d'effroi tous ceux qui de loin pouvoient appercevoir ſes creneaux. Un mur de quarante pieds d'épaiſſeur, des portes de fer, des pont-levis; un monſtrueux arſenal plein de canons, de bombes, de fuſils, de carabines; tout le formidable attirail des places de guerre; tels étoient les appareils militaires qu'il falloit braver pour s'introduire dans cet aſyle infernal. Dans les ſiècles derniers, le courage du grand Condé, & de pluſieurs autres généraux, avoit échoué au pied de la fortereſſe.

Cependant, on ſavoit que le ſalut de la patrie dépendoit de la priſe de cette odieuſe priſon; on ne doutoit pas que

les troupes qui environnoient la capitale, ne dussent s'y introduire ; & le projet étoit, à l'aide des canons qui y étoient renfermés, de mettre tout à feu & à sang dans la ville. Si cet exécrable projet eût été exécuté, la capitale étoit perdue, & le royaume en proie aux horreurs d'une guerre civile. C'est aux *braves* du fauxbourg saint-Antoine, c'est aux *braves* du régiment des gardes-Françoises, que la nation doit l'avortement de ce plan abominable. Instruits de la nécessité de prendre la Bastille, les citoyens du fauxbourg saint-Antoine courent en foule au lieu du combat, mettent à profit leurs haches, leurs bêches, leurs pioches, jusques à leurs ustensiles de ménage, pour culbuter le château. Le gouverneur, ne comptant pas, sans doute, sur autant de bravoure de la part d'un peuple que la faim persécute, emploie contre lui la plus odieuse perfidie qui ait jamais été employée dans les siècles de la plus profonde barbarie. M. de Launay, dont le nom sera à jamais mémorable dans nos fastes, capitule avec ses concitoyens, leur ouvre la porte de la Bastille, leur donne des paroles de paix ; & lorsqu'une centaine de braves sont entrés, il fait

lever le pont, fait tirer sur eux, & égorge ainsi de sang-froid, une foule d'honnêtes gens qui lui tendoient les mains.

Ce trait exécrable suffiroit, sans doute, pour remplir de désespoir le cœur de tous les citoyens. Les sentimens de patriotisme se joignent à ceux que l'horreur produit dans tous les esprits; le courage redouble, les forces prennent une nouvelle activité; &, en moins de deux heures, les habitans du Faubourg S. Antoine, aidés des Gardes françoises, assiégent la bastille, la prennent d'assaut, mettent en pièces les portes, & font rouler dans la fange, à la place de Grève, la tête du gouverneur (1). Un grenadier des Gardes s'est immortalisé dans cette mémorable journée, en montant le premier à l'assaut, & en s'emparant du gouverneur, au milieu des coups de fusils & de sabres; dont on le cribloit. Un sieur Humbert, garçon horloger, de Langres, s'est aussi couvert de lauriers dans cette affaire. Monté à l'assaut après le grenadier, il a désarmé le suisse, & culbuté le canon.

(1) C'est le mardi 13 juillet 1789, que la bastille a été prise ainsi.

Il eſt donc inconteſtable que la patrie doit ſon ſalut, & aux habitans du fauxbourg S. Antoine, & aux ſoldats des Gardes. La ville, qui ſait tout le prix des ſervices que ceux-ci lui ont rendus, les prendra ſans doute ſous ſa ſauve-garde, & ils ne doivent rien appréhender pour leur ſubſiſtance. Il n'en eſt pas ainſi des premiers. La plupart de ces braves citoyens, ſont des ouvriers que les troubles ont éloignés de leurs travaux; ce ſont des pères de famille, qui, chargés de nombreux enfans, ſont privés de tous les moyens propres à leur fournir des ſecours; ce ſont enfin d'honnêtes gens, qui, exténués par les efforts qu'ils ont faits, cet hyver, pour ſe procurer du pain que les infames accapareurs ont rendu ſi cher, ſont aujourd'hui dans l'indigence la plus abſolue, dans un état de détreſſe & d'épuiſement qu'il eſt impoſſible d'exprimer. La patrie leur doit donc des ſecours; elle les leur doit parce qu'ils ſont ſes enfans; elle les leur doit, parce qu'ils ſont ſes défenſeurs. Ce ſont nos frères, nos amis, nos concitoyens, qui, après avoir verſé leur ſang pour nous, réclament, pour leurs femmes & leurs enfans, un morceau de pain que nous ne pourrions refuſer à nos ennemis.

Pénétré de ces grandes considérations, M. Bessin, procureur au châtelet, & commandant de la garde bourgeoise, du district de S. Méry, s'est présenté samedi dernier à l'assemblée nationale. Là, il a exposé les besoins des habitans du faubourg S. Antoine, leur courage, leur dévouement, & les services essentiels qu'ils ont rendus à la patrie; & il a conclu à ce qu'il leur fût aussitôt accordé des secours. Toute l'assemblée a été vivement touchée de la manière véhémente & vraie avec laquelle M. Bessin avoit peint le besoin des braves dont il s'étoit déclaré le patron. M. l'archevêque de Paris s'est levé, & a invité ses co-députés de Paris à s'assembler aussitôt en comité. La conférence n'a pas été longue, & elle s'est terminée par accorder aux citoyens du faubourg S. Antoine, quarante-cinq mille livres, dont M. l'archevêque fait seul vingt mille.

D'un autre côté, la paroisse de Saint-Etienne-du-Mont s'est occupée à rendre à la mémoire de ces généreux défenseurs de la patrie, qui ont perdu la vie dans le siége, le tribut de reconnoissance qu'ils méritent. Hier, dimanche, on a chanté dans cette église une grand'

660

messe à *Te Deum*, où tous les paroissiens ont assisté, drapeaux déployés, & au bruit des instrumens militaires. L'objet de cette cérémonie étoit de rendre à Dieu des actions de graces, pour la faveur qu'il a faite aux parisiens, en favorisant la prise de la bastille.

Aujourd'hui, lundi, on célèbre, dans la même église de Saint-Etienne-du-Mont, un service solennel pour le repos de l'ame de ceux des citoyens qui ont perdu la vie à la prise de la bastille.

Laissez passer pour M. Gueffier, le jeune, Libraire, les nouvelles qui lui viendront de Versailles.

Ce 19 Juillet 1789.

MORAUD DE SAINT-MERY.
BOUCHER, Électeurs.

Chez GUEFFIER jeune, quai des Augustins.